

La question posée — la question qu'ils se posaient — était : qu'est-ce qu'un monument contre le fascisme ? à quoi cela peut-il bien ressembler ? Comment incarner dans la matière cette volonté qui était la sienne d'exorciser les spectres du fascisme et de conjurer, surtout, leur retour ? Exclu, bien entendu, un monument trop monumental. Exclue une colonne qui, par quelque bout que ce soit, pouvait rappeler l'esthétique fasciste. Exclue, probablement même, la naïveté commémorative d'une sculpture qui eût été là, toujours là, éternellement là, comme une sorte de sédiment incorporé au paysage urbain. L'idée forte, l'idée très belle, s'est imposée d'elle-même : du plein sur du creux ; de l'être sur du rien ; la massivité d'un monument voué à disparaître pour laisser place à la mémoire. « Rien, dit Gerz ne peut à la longue se dresser à notre place contre l'injustice ».

La démarche, c'est vrai, peut laisser rêveur. Et il n'est pas exclu que la « naïveté », chassée d'un côté, revienne subrepticement de l'autre. Un espace vide, vraiment ? Un espace *de plus en plus* vide ? La colonne qui, pas à pas, *mètre par mètre*, disparaît dans le sol de Hambourg ? Le problème, il est dans ce « mètre par mètre ». Il est dans cette supposée « progressivité ». Il est dans ce soupçon d'optimisme qu'on ne peut pas s'empêcher de sentir au cœur de l'entreprise. Le problème, le risque, c'est de donner à penser que le temps — celui des noms gravés sur la pellicule de plomb — ferait souverainement son œuvre et qu'il suffirait *d'un certain temps* pour que, lentement mais sûrement, un peuple assume sa mémoire.

Sur le fond, pourtant — et ce risque étant pointé — j'aime cette œuvre. J'aime sa beauté austère. J'aime sa géométrie grandiose. J'aime l'idée de cette colonne mobile qui vivra jusqu'à la fin des temps, mais sous la terre, sous les pas des hommes et des femmes de Hambourg. Nous avons assez dit, les uns et les autres, ce que le souvenir du fascisme peut avoir d'indicible. Nous avons assez glosé sur le défaut des langues à dire la pure horreur qu'il a pu représenter. Nous savons — nous ne savons que trop ! — combien les mots nous manquent lorsqu'il s'agit de figurer l'illogisme, la folie, l'irrationalité totale de ce qui s'est passé ici, sur ce sol allemand, quinze ans durant... Quoi de mieux qu'un grand vide, alors, pour dire ce formidable *trou de mémoire* qu'est le cauchemar hitlérien ? □

Bernard-Henri Levy est philosophe et écrivain. Il est l'auteur de « La barbarie à visage humain », « L'idéologie française », « Le diable en tête » et plus récemment de « L'éloge des intellectuels ».

*The question raised — the question they asked themselves — was: just what is a monument against fascism? What could it look like? How could he materially incarnate that will of his to exorcise the specters of fascism and above all, avert their return? To the exclusion, of course, of too monumental a monument. Excluding a column which, whatever way you turn it, could resemble fascist esthetic. Excluding, probably, even the commemorative naïveté of a sculpture being there, always there, for ever there, like a kind of sediment incorporated in the city's landscape. The grandiose idea, the finest of all ideas, imposed itself spontaneously; fullness on the howlow; existence on nothingness; the immensity of a monument doomed to disappear, to leave room for memory. "Nothing," said Gerz, "can in the long run rise up in our stead against injustice."*

*His way of going about it, to be true, may set you dreaming. And there is nothing to stop that "naïveté", if chased away from one side, returning surreptitiously on the other.*

*An empty space — really? A space becoming emptier and emptier? A column that, yard by yard, disappears beneath the soil of Hamburg? The problem lies in that "yard by yard" descent, in that supposed "progressivity". It extends to that hint of optimism which we cannot prevent ourselves from experiencing at the heart of the undertaking. The problem, the risk is that of being led to think that time — as applied to the names engraved on the leaden film — would do its work supremely, and that it would take a certain time for a people, slowly but surely, to assume its memory.*

*All things considered, however — after scrutinizing this risk — I like this work. I like its austere beauty. I like its grandiose geometry. I like the idea of that mobile column which will go on living from now to eternity, but beneath the earth, and beneath the footsteps of the men and women of Hamburg. All of us have said often enough how indescribable are the memories fascism has bequeathed us. We have expounded only too often on the fact that no tongue could describe the pure horror it represented. We know — alas, all too well! — how words fail us when it comes to picturing the illogicality, the folly, the complete irrationality of what went on here, on this German soil, throughout fifteen long years. What, then, could be better than a great void, to express this tremendous gap in the memory that the Hitlerian nightmare represented? □*

*Bernard-Henri Levy is a philosopher and a writer. He is author of "La barbarie à visage humain", "L'idéologie française", "Le diable en tête", more recently of "L'éloge des intellectuels".*